

L'OEUVRE DE
PIERRE HAMP

ÉDITION DÉFINITIVE

ENQUÊTES

EN PASSANT
PAR LA LORRAINE

nrf

GALLIMARD

CENSURE

L'époque pendant laquelle ce livre a été pensé s'étend sur quinze ans.

Enquêter sans essayer d'acquérir une profonde intimité avec les choses que l'on examine est un travail de coursier qui a sa valeur documentaire mais aucune autre. Il n'est pas nécessaire de méditer longtemps pour rapporter des statistiques. Pour savoir ce que pensent les hommes et pas seulement ce qu'ils font, le travail n'a pas cette promptitude, cet achèvement catégorique. Honnêtement il n'est jamais fini. « En passant par la Lorraine » n'est pas une enquête concluante mais continuante qui s'ajoute à d'autres et à laquelle d'autres s'ajouteront pour essayer de comprendre le grand drame des deux vieux adversaires : le Français et l'Allemand.

Une victoire apparaît déjà certaine de nous sur les Germaniques : c'est que nous sommes capables de nous crever pour la liberté de penser, alors qu'eux acceptent de se crever pour la détruire. Si nous devons matériellement vaincre l'Allemagne en adoptant ses méthodes contre l'indépendance spirituelle, c'est elle qui nous aura moralement éreintés. Ainsi la Censure qui n'admettrait pas l'impartialité infligerait une défaite à la France.

Un écrivain qui nargue sa Patrie en peine est digne de la mort du corps et de l'âme mais s'il s'efforce à la vérité, longuement cherchée, proprement rédigée, son œuvre est digne de vie. Si la Censure la tue, elle attende à bien des choses que la France défend et qui sont loin d'être toutes présentes dans ce modeste livre mais on y trouvera au moins la probité professionnelle.

Quand on a fait la même chose pendant seulement quarante ans, on est à peu près certain d'y parvenir à un résultat.

Que la Censure veuille bien, en lisant ce volume, réfléchir avec le même soin que j'ai eu pour l'écrire. Elle verra peut-être alors qu'il n'y a rien à y retrancher si nous, sommes tous, Français, fervents du culte sans lequel il n'y a point de salut de l'homme : la vérité.

Paris, le 15 Mars 1940.

PRÉSIDENTE DU CONSEIL
COMMISSARIAT GÉNÉRAL
A L'INFORMATION.
N° 3.985.
9713.

Le Colonel de MASSIGNAC
Chef de la Censure
à Monsieur Pierre HAMP

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous confirmer la décision prise pour le volume que vous avez soumis à notre examen.

« En passant par la Lorraine » a été différé jusqu'à la fin des hostilités. Nous regrettons d'autant plus que les circonstances nous aient contraints de prendre cette décision que le talent dont ce livre porte la marque et les observations qu'il comporte sont d'un indiscutable intérêt et prendraient avec raison toute leur valeur, en temps normal.

La décision prise porte sur toutes éditions en langue française et également sur toutes traductions en langues étrangères.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

MASSIGNAC

Présidence du Conseil, 4^e division,
Contrôle des Informations.
Commissariat général de l'Information.

JUSTIFICATION

Le volume *En passant par la Lorraine* a été fort justement interdit par la Censure en 1940 parce qu'il ne contient que de la vérité, comme quelques autres de mes ouvrages qui ont eu aussi à subir la rigueur des lois et des précautions : *Le Rail*, 1912, enlevé des Bibliothèques des gares, *Monsieur Curieux*, 1928, réprouvé par le Parti socialiste, *Glück auf!*, 1934, vilipendé par la propagande française en Sarre, *Il faut que vous naissiez de nouveau*, 1935, condamné par le tribunal civil de Compiègne, *Moteurs*, 1942, retiré de la vente sur intervention de la Société des Moteurs Gnome et Rhône.

Tout cela est correct. Que deviendrait le monde si chacun pouvait dire ce qu'il pense et ce qui est ? La force des individus et des gouvernements est de dissimuler l'exactitude. La Religion fait du mensonge un péché capital. C'est une science exacte. L'autorité sur les foules est une rigoureuse mathématique de la tromperie. La politique et l'industrie l'emploient pour mener les hommes où ils ne savent pas qu'on les conduit. Cacher le but est une importante manœuvre. La direction des humains par la provocation des réflexes est devenue une production en série de l'opinion. Ce serait impie d'associer sur les drapeaux les mots Patrie et Pétrole. On pro-

voque l'enthousiasme des peuples pour la conquête des régions minières par l'idéal national qui ne proclame pas le calcul des bidons.

Si la politique n'est pas toujours l'art de faire le bonheur des peuples, elle doit en paraître l'intention. Un gouvernant n'impose son autorité ou ne sollicite des suffrages que pour servir ses concitoyens et non soi. Du moins il faut le croire pour que la politique continue car si les convoitises de chacun étaient avérées, que resterait-il des acclamations de meeting et de la confiance publique ? La véracité personnelle n'est entreprise que par les saints et encore n'y parviennent-ils pas aisément.

Ne rien cacher de ce qu'on est, devant Dieu. Quand cela est atteint les hommes y ont tout à redire car ils n'y tiennent pas. Si la contagion de la sincérité parcourait la société, l'école et le Parlement, la boutique et l'atelier, la conscience de l'huissier et celle du ministre, il faudrait révolutionner la Révolution même.

Les doctrines nous enchantent de formules répétées pendant des siècles. Du renoncement chrétien aux biens de ce monde à la socialisation des moyens de production, c'est toujours la même idée de répartition des richesses pour des hommes qui n'ont point varié car s'ils avaient été capables de la sincérité évangélique, le suffrage universel n'aurait pas continué leur incertitude.

La T.S.F. et le Micro ont amplifié le mensonge indispensable à l'ordre social. La réclamation insurrectionnelle de la liberté de penser n'a jamais mentionné la probité d'esprit. Exiger de dire ce qu'on veut n'est pas une garantie de droiture de parole. On a confondu liberté et vérité. La Propagande a fourni l'abondante preuve que la suppression de la police des Lettres n'est pas une garantie de véracité. Que l'Etat accorde à l'individu la totale diffusion

de ses idées n'empêche pas leur pourriture. A quoi nous sert la licence de dire et d'écrire selon notre guise si nous restons voués au mensonge par notre nature et notre éducation ?

Nous ne sommes que des propagateurs de l'ineptie, du sarcasme et du malheur si nous ne savons réclamer de nous-mêmes beaucoup plus que l'autorité publique nous accorde. Ce n'est pas assez que de se dire libre d'opinion ; encore faut-il y être juste et droit. Le livre que la Censure laisse aller peut contenir un plus grand méfait que ceux contre lesquels la Politique se précautionne : l'attentat à la dignité humaine. Répression par le gouvernement et mensonge par l'écrivain se valent pour abaisser l'esprit. Il faut exercer sur soi plus de sévérité que les juges n'en pratiquent mais pas la même.

La confiscation des écrits gêne moins la conscience publique que ne fait leur défaut de droiture. Contre la saisie des publications illicites le courage clandestin n'a jamais manqué. Contre la tromperie de la Presse libre la sincérité a moins de ressources.

Un important indice de la décadence d'un pays est qu'il devienne incapable de supporter la vérité, soit qu'on lui interdise de la révéler, soit qu'il y renonce. Le libéralisme de l'esprit accompagne celui de l'économie. Le dirigisme du temporel influence la direction du spirituel. Aux époques et dans les États où les transactions sont le plus gênées, la pensée est le plus asservie. Périodes de guerre où nul ne peut croquer une bouchée sans autorisation ni imprimer une ligne que censurée.

Nous nous sommes battus pour la Liberté et nous l'avons conquise. On n'est vainqueur que par ce qu'on enlève à l'ennemi. La preuve de notre victoire est que nous pouvons exprimer nos idées et empêcher celles de l'adversaire. En cela guerre et politique se valent. Conquérir la liberté de penser

c'est en priver les autres. Charles Péguy le comprenait ainsi quand il écrivait de Jean Jaurès :

« Qu'il soit fusillé la veille de la mobilisation et qu'un roulement de tambour couvre cette grande voix ».

Il n'y eut point tambourinaires à grand vacarme et peloton d'exécution mais un seul coup de pistolet, calibre 7 m/m 35, le 31 juillet 1914, veille de la mobilisation générale le 1^{er} août. Charles Péguy, avant de mourir pour la France avait satisfaction. Son doigt n'appuyait pas sur la gâchette mais son idée, oui, qui était l'attentat à la liberté de penser par le meurtre. On ne l'a point maudit pour cela. Ce fervent universitaire savait l'éminente valeur de la restriction dans l'enseignement. Les doctrines respectables sont celles qu'on nous apprend à respecter. En attendant qu'elles se succèdent, elles s'exterminent. On devrait dire au lieu de liberté : autorisation de penser, pareillement à autorisation de circuler. Ce serait matériellement exact et non moralement fallacieux comme de présumer les consciences libres.

Notre crainte d'être véridiques nous empêche de nous connaître. Nous vivons en précautions et grimaces, préférant la discussion aux preuves et gênés par l'irréfutable. La prétendue liberté des consciences n'est qu'un désir de ne jamais manquer d'arguments pour les corrompre. Nous aimons la dispute plus que la vérité. Nous ne voulons pas être confondus. Nous appelons polémique l'art de convaincre les autres et de nous garder de l'être par eux. Ce ne sont pas que les défauts des Français mais ceux de l'homme. Quelle grandeur pour la France si elle les corrigeait dans sa vie publique. Elle s'est tant battue pour la liberté de la Presse sans parvenir à sa vérité. Les journaux ont fondé la suprématie du scandale plus que de l'exactitude. Rappporter les

faits à leur juste mesure n'assure pas le succès des informations qui doivent être de la dernière heure et de la plus grande dimension. Exciter l'opinion est l'œuvre capitale du journalisme. Son habituelle façon de mentir est l'outrance. La vérité en riant ne lui suffit pas. Il la lui faut en gueulant. Elle est difficile à maintenir à sa justesse qui est de ne pas y ajouter la passion. Pourquoi la rendre tonitruante et vindicative alors qu'elle est si belle dans sa pureté? La vérité vraie, dit le bon sens. Ce n'est pas un pléonasme mais une mesure. Les mille chemins par quoi on's'en écarte ont augmenté depuis La Bruyère. Le journalisme et la propagande en tracent infiniment dans le paysage éternel du mensonge, du silence et de l'exagération.

Obéir à la sincérité chrétienne : « En vérité, je vous le dis », adopter l'intention du serment judiciaire « ... la vérité, rien que la vérité, toute la vérité », c'est une transformation de l'homme par la volonté de ne plus tromper, magnifique position d'esprit. Quant à être capable d'apporter les preuves, c'est une technique et non plus une sainteté. La méthode historique et les dossiers des juges d'instruction suffisent à la critique documentaire mais non au culte. La profession de puisatier de l'exactitude : extraire la vérité de son trou est gênée par l'assiduité des malfaisants à ruer des pavés par dessus la margelle.

Rassembler les matériaux de la véracité ne se peut sans le triage du décombre que l'insistant mensonge accumule sur la Déesse enterrée. Le déblaiement du fallacieux et de l'équivoque est belle œuvre de probité de métier et qui ne suffit pas. Il faut aimer la vérité comme un Dieu et pas seulement la travailler comme une matière. L'enfant sur le banc de l'école, qui ne sait encore déceler l'exactitude des faits, doit avoir la pure conscience de la sincérité.

Le mensonge n'est pas qu'un péché capital devant lequel le Paradis se ferme mais une épidémie sociale qui a fait plus de morts que la peste et le choléra. La meilleure façon d'abolir les guerres est d'en savoir les raisons. La foudre de la véracité frappant les politiques révélerait l'aspect sordide des intentions qui se réalisent par la sainteté des patriotismes.

Hésitation des philosophes devant la vérité. Malebranche la recherche pour la savoir en esprit, non pour s'en servir en fait. Il lui demande la connaissance de Dieu plus que la conduite des hommes. Fontenelle, en eût-il les mains pleines, ne les aurait pas ouvertes, mais Montaigne en aime les épines et les blessures.

Adorons-la comme la plus fidèle amie de la dignité humaine. Qui se tient à elle triomphe, même au prix de sa vie, ce qui est le succès absolu, contre lequel rien ne prévaut. Le mensonge, la dissimulation ont leur efficacité temporaire. Les foules y obéissent. La politique s'en reconforte. L'humanité s'y affaiblit.

Qui n'est opportun ne réussit point. On a tort d'avoir raison trop tôt. Il faut dire la vérité quand le monde peut l'accepter, sinon l'on provoque la résistance qui anéantit tout. Ne pas s'engager dans ces précautions d'époque crée les martyrs. Il n'y a aucun risque à prêcher la parole du Christ en 1947 mais elle n'y serait pas souveraine si des irréductibles n'étaient morts pour elle au premier siècle de l'ère chrétienne.

L'éternité de puissance est dans l'opposition au mensonge. Menons-la chacun dans notre privé, pour le bien de tous. Si peu de franchise qu'on ait chaque jour, il en reste toujours quelque chose, au moins autant que de la calomnie.

Les Temples de l'Éternel ne tiennent que sur le roc de la vérité.

EN PASSANT PAR LA LORRAINE

RENCONTRÉ TROIS CAPITAINES.

En passant par la Lorraine, rencontré trois capitaines... Dans une auberge.

L'un était de la toise des chasseurs à pied. Un fort beau chien l'escortait qu'il flattait souvent. Le capitaine s'assit à une petite table nappée de blanc. Son chien s'accroupit près de lui. La servante apportait à la bonne bête des friandises et des caresses. Chacun dans cette salle faisait au chien quelque amabilité, sauf un autre capitaine qui avait un monocle. Lui aussi aimait les bêtes, étant cavalier, mais il ne le témoignait pas au chien de l'infanterie. Une vitre sur l'œil et une mollette aux talons sont les accessoires d'une fierté traditionnelle, reste du privilège de l'homme noble à cheval contre le vilain à pied.

Sur le monument de la défense de Verdun les cavaliers ne sont pas nommés. Le maréchal Pétain qui a rédigé ce texte gravé dans la pierre les a omis :

« Fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la II^e armée ont rivalisé d'héroïsme. Honneur à tous! »

Dans la gloire et la souffrance militaires, l'infanterie est en tête. Cela n'a pas aboli à son égard

l'esprit de corps de la cavalerie comme en témoignait ce capitaine aux ergots d'acier qui étant chasseur à cheval ne s'asseyait pas à la même table qu'un chasseur à pied. Le cavalier se montrait par ailleurs fort aimable, saluant, mais jamais lui le premier, les gens qui lui souhaitaient bon jour et bon appétit. Les conversations s'engageaient aisément dans cette salle à manger d'un bourg où l'on ne se distrait pas facilement. Des civils de passage qui ne se connaissaient pas se racontaient des histoires, alors que des militaires qui se voyaient tous les jours ne s'adressaient pas la parole :

— Je suis capitaine du génie, dit un attablé. Nous avons l'habitude d'être souvent en veston, car nous commandons à plus d'ouvriers que de soldats. Nous fréquentons des entrepreneurs, des fournisseurs, le commerce et l'industrie. Nous adoptons les mœurs et le costume des gens avec qui nous vivons. C'est une autre forme de l'esprit de corps. Le capitaine de chasseurs à cheval n'est pas ici depuis longtemps. Il se familiarisera. Ce serait plus facile pour lui auprès d'un officier de ligne qui admet par tradition que la cavalerie est une arme distinguée. Il la raille un peu mais ne la jalouse pas. Mettez un homme sur un cheval, le cheval devient un peu plus intelligent, l'homme devient un peu plus bête. Le chasseur à pied, élite de l'infanterie, se dit supérieur à tout ce qui est monté. L'armée et les métiers sont pleins de ces fiertés qui affermissent le caractère des hommes. Cela a des inconvénients et des avantages. Entre les charpentiers en fer, les cimentiers et les terrassiers que j'emploie, l'esprit corporatif crée les mêmes différences que fait l'esprit militaire entre l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie.

Il y a en Lorraine une plus importante question : la rivalité de deux races. Nos fortifications sont bâties contre l'esprit allemand. La Barquette est la

plus grande activité de l'armée française, ce qui prouve bien que nous ne sommes pas des agressifs. Nous voulons qu'on n'entre plus chez nous sans notre avis.

Je ne m'occupe pas que de remuer de la terre pour empêcher une invasion de la France ; je me tiens au courant de ce que pense le peuple dont la mission historique est de nous envahir. Voyez ce livre de lecture pour l'école et la maison édité à Munich. Beaucoup de nations ont une école de guerre ; aucune n'avait encore osé y adjoindre l'enseignement primaire. On apprend à lire aux enfants allemands sur des mots de combat, avec des images de tuerie. Armer est moins dangereux que de créer dans l'esprit le culte des armes. Les fusils partent facilement aux mains d'une nation où l'enseignement juvénile se fait sur de tels ouvrages. Il serait impossible qu'il y en eût un pareil en France. L'opinion publique ne le tolérerait pas.

Des Allemands s'indignent de cette façon d'apprendre à lire aux enfants. J'ai parlé avec plusieurs de ces excellents esprits. Ils sont très attristés. Le désarmement doit commencer par le livre et surtout par le livre de classe. Que vaut pour la paix de l'Europe, la conscience d'un jeune Allemand à qui on a formé un esprit de guerre ?

Un convive se tourna vers nous et se présenta :

— Vandesbergh. Belge. Représentant de la maison Toornit et Meuleester, machines agricoles.

En 1919 je suis entré en Rhénanie avec la Légion étrangère où j'étais artificier. A Frankenthal, je logeais avec deux camarades chez M^{me} Scherer, qui avait une fillette, Louise. Nous gavions la petite de chocolat. Elle était très familière avec nous. Ce sont de fort braves gens, ces Allemands. Les mères adorent leurs enfants, tout comme en France et en Belgique. Les maisons sont bien tenues, mais ils

avaient eu beaucoup de misère. Les gens les plus riches étaient habillés de papier. On entendait le bruit des semelles de bois car il n'y avait plus de cuir. Ils savent souffrir. Nous n'aurions jamais enduré ce qu'ils ont supporté. Le premier jour où nous avons moulu du café dans la cuisine de M^{me} Scherer, elle est restée immobile à la porte, les bras pendants. Elle respirait le parfum de la vie d'autrefois. Je lui ai dit : « Vous aurez une tasse mais vous me ferez une grosse bise, là ». J'ai mis le doigt sur mes joues. Elle m'a embrassé tout de suite, sans mauvaise pensée. C'était très honnête. On lui a donné deux tasses de café. Elle pleurait.

Le conseil municipal a demandé au général Gérard qui commandait la région, de changer la répartition des cantonnements, afin de libérer les écoles et d'y mettre les enfants qui traînaient les rues. Il y en avait partout. Que de marmaille. Le Général a tout de suite consenti. Le matin du départ à l'école ma petite amie Louise me dit bonjour comme d'habitude, me montre son beau tablier de classe, son cartable sans tache et la voilà partie toute souriante avec une tablette de chocolat que je mets dans sa poche.

Trois heures après elle revient. D'aussi loin que je la vois je l'appelle et je lui crie de gentilles choses, lui demandant si elle a bien travaillé. Elle passe devant moi, raide, silencieuse, je la prends par le bras :

— Ma petite fille, qu'est-il arrivé ? Tu as du chagrin ?

Elle se dégage aussi vivement que si je la brûlais :

— Laissez-moi. C'est nous les vainqueurs. L'Allemagne ne peut pas être vaincue. Lisez ce qu'il y a sur le casque que vous avez sur votre cheminée :

Mit Gott für Kaiser und Vaterland.
Avec Dieu pour l'empereur et la Patrie.

En trois heures d'école, elle était devenue l'ennemi. Je crois bien que j'ai fait comme la mère Scherer devant la tasse de café ; j'ai pleuré.

Voulez-vous profiter avec moi d'une bonne bouteille ?

Le capitaine-sapeur remercia :

— Nous acceptons pour le grand plaisir de la boire avec vous.

La possibilité d'entente entre les deux peuples n'est point dans une Université si agressive. La trouvera-t-on dans les métiers où les hommes des diverses nations arrivent fort bien à travailler ensemble sans se nuire, au contraire s'aidant, se portant secours, se comprenant mutuellement ? Pour l'accord entre les hommes, le métier est au-dessus de la Patrie.

Vous en verrez la preuve aux mines lorraines. Elles ont depuis un an débauché beaucoup de personnel. Nos travaux en ont appelé une grande partie. Nous avons fait cela d'accord avec les ingénieurs des mines. Ils sont très experts à commander un personnel international. Ils ont à Merlebach une école où sont des enfants de douze nations. On n'y apprend pas à lire dans des livres de guerre.

UNE ÉCOLE EUROPÉENNE.

A Merlebach, l'école du puits Reumaux de la Compagnie de Sarre et Moselle est la dernière maison sur le territoire français. La route qui sépare l'école de la forêt germanique passe sur terre allemande. Un sentier le long de la grille scolaire

permet aux écoliers de Merlebach de venir en classe sans quitter la France. Ils sont 956 en douze nationalités. En ce lieu d'enseignement et de verdure, d'enfants qui rient et d'oiseaux qui chantent, un garçon est assis sur une borne à millésime 1830, date d'une rectification de frontière qui a eu lieu sans guerre. Rien que de l'encre et du papier, pas une goutte de sang sur la terre. 1830 n'est pas notable dans l'histoire de la pugnacité entre la France et l'Allemagne. Avant l'érection de cette pierre la dernière bataille entre Français et Allemands est Waterloo, 18 juin 1815 ; après la pose de la borne viennent dans l'histoire militaire Sarrebrück et Forbach, août 1870. De 1815 à 1870, la frontière sans combat. Jusqu'au bord de la forêt, l'Allemagne hitlérienne vient crier sa foi. Le chant politique retentit sous celui des oiseaux. Des promeneurs propagandistes catéchisent les enfants. Un homme et une femme passent sous les arbres, venant du chemin de Nashweiller, le premier village forestier allemand. L'homme nu-tête a levé la main droite :

— Heil Hitler !

Sa voix domine le caquet des oies qui suivent les enfants comme font les chiens. Quand les fillettes s'assoient, la volaille blanche à bec jaune pâture tout près. Si un promeneur étranger s'approche, les oiseaux gardiens, vigilants et courageux, se groupent, font meute. Un jars sous la trique est aussi brave qu'un dogue. Enfants et oiseaux forment un joli groupe de sourires et de plumes, de cheveux et de duvets, de cris et de caquets. Marmaille et basse-cour. Des enfants sont si petits que le bec des oies arrive à leur tête.

Un jour de printemps, grand bruit de la meute à plumes parce que grand bruit de voix germaniques dans la forêt : cinquante étudiants allemands venus



L'ŒUVRE DE
PIERRE HAMP

ÉDITION DÉFINITIVE

(Volumes parus)

LA PEINE DES HOMMES

GLÜCK AUF
LE CANTIQUE DES CANTIQUES
IL FAUT
QUE VOUS NAISSIEZ DE NOUVEAU
NOTRE PAIN QUOTIDIEN
MARÉE FRAICHE. VIN DE CHAMPAGNE

LE LIN

LE RAIL

LE TRAVAIL INVINCIBLE

MOTEURS

MES MÉTIERS

L'ATELIER DU QUART DE POIL

○

ENQUÊTES

PERDU DANS LE GRATTE-CIEL
GUEULES NOIRES
ET AVEC ÇA, MADAME ?
LES MÉTIERS BLESSÉS
EN PASSANT PAR LA LORRAINE

○

GENS

BRAVES GENS DE FRANCE
GENS DE CŒUR